

L'ère de la défiance généralisée

par Alain Cambier

Professeur de chaire supérieure en philosophie
Chercheur associé UMR 8163 « Savoirs, textes, langage »

Fakes news¹ et bullshitting² témoignent que le temps de l'exigence de vérité semble désormais révolu, au point que la discrimination entre le vrai et le faux serait devenue superflue. Ce renoncement sape non seulement notre confiance dans le progrès des connaissances, mais porte atteinte également aux critères qui nous permettent de nous orienter dans l'existence en tant qu'homme et citoyen. Mais les régressions irrationnelles induites par les partisans de la post-vérité³ sont le symptôme d'un malaise profond : nous sommes entrés dans l'ère de la défiance généralisée. Personne ne veut plus faire confiance à personne, ni même en la reconnaissance d'une réalité objective. Cette méfiance systématique fait désormais les beaux jours d'un relativisme et d'un scepticisme nihilistes.

Il n'apparaît pas du tout évident que le succès rencontré par la post-vérité puisse s'expliquer simplement par une crédulité naïve de nos contemporains⁴. Notre société actuelle se caractérise plutôt par le règne d'une incrédulité générale vis-à-vis de toute vérité établie : cette attitude est concomitante de la montée d'un individualisme hyperbolique et de la crise des autorités. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les théories complotistes les plus farfelues fleurissent, comme la remise en cause de la responsabilité d'Al Qaïda dans la destruction des Twin Towers, voire la remise en question de l'alunissage des astronautes américains en 1969, etc.

Une méfiance endémique

Le « mauvais doute » s'insinue partout au point de dénier que les institutions traditionnelles puissent délivrer une vérité objective. Ainsi, l'apport des sciences est remis en question : sous prétexte qu'elles ne livrent que des vérités partielles et rectifiables, elles déçoivent ceux qui recherchent des certitudes absolues et sont alors considérées comme sujettes à caution. Bien plus, comme le recours à des protocoles expérimentaux implique une part de constructivisme dans l'établissement des vérités, elles sont accusées de manipulation. Pourtant, les scientifiques ne construisent pas la vérité elle-même, mais seulement les moyens - matériel et logiques - de l'atteindre, afin de rendre manifeste l'être-ainsi des choses... De même, les médias classiques - presse, chaînes de télévision, radios - qui sont pourtant censés tenir un rôle de contre-pouvoir sont désormais considérés au service des puissants et systématiquement vilipendés. Dès lors, il serait légitime de s'en remettre exclusivement aux réseaux sociaux pour se soustraire à tout risque d'information frelatée. Paradoxalement, c'est en se réclamant de la véracité - c'est-à-dire d'une vertu exprimant un attachement inconditionnel à la vérité - que l'on jette le discrédit sur tout ce qui est institué et que l'on se fait le chantre d'un soupçon généralisé.

Le refuge du monde parallèle des réseaux sociaux

Sur les réseaux sociaux, le surinvestissement dans la véracité

conduit à une suspicion de principe vis-à-vis de tout ce qui semble relever de l'establishment. Plutôt que de partager le monde mis en commun, il s'agit d'entretenir un quasi-monde parallèle. Non seulement cette attitude conduit à une forme de sécession sociale, mais favorise la pire des régressions : sous prétexte de s'exprimer sans fard et sans compromission, chacun s'en tient à traduire ses émotions, exprimer directement son sentiment, réagir selon ses affects... Ainsi, le refus de toute vérité établie dans un cadre institutionnel conduit à faire l'éloge de l'expression d'avis spontanés - prétendument dépourvus d'artifice - comme seule source de certitude : le diamant des arguments rationnels fait place au plomb des opinions hâtives. Les amitiés en chaîne que l'on noue sur Facebook seraient fondées sur une sorte d'ébauche de nouveau contrat social, qui se veut l'envers des institutions établies, voire leur subversion. En partageant ses vues sur un réseau social, il y a peu de chance de trouver la possibilité d'empêcher que nos opinions deviennent des dogmes, de les infirmer en les soumettant au principe de réfutabilité⁵. La propension est plutôt de rechercher les échos nécessaires pour renforcer notre ressenti, en nous enfermant dans des « bulles de filtres » (*filter bubbles*)⁶.

Le triomphe du wishful thinking

Car, dès lors que nous ne faisons plus confiance en rien, que nous reste-t-il comme point d'appui si ce n'est de nous réfugier dans nos affects qui alimentent nos fantasmes ? Le repli sur soi-même conduit à une régression qui se traduit par le privilège accordé aux réactions viscérales, sans aucunement faire preuve de réflexivité. Une attitude de soupçon systématique conduit à favoriser ses souhaits personnels, plutôt que de chercher à reconnaître la réalité objective : ce que Bernard Williams a appelé le *wishful thinking*⁷. Plutôt que de régler sa conduite sur la confrontation à la résistance d'une réalité qui contrevient à nos désirs, il s'agit de donner libre cours aux projections imaginaires qu'ils suscitent, de s'adonner à l'auto-intoxication. Entre des dogmes personnels à révisiter et l'escamotage de la réalité des faits, le choix est alors vite fait... Quand le règne de la défiance gagne toutes les données objectives, il semble légitime à chacun de s'en remettre à « la

¹ Certains recourent au néologisme *infox* pour désigner en français ce type d'informations fallacieuses.

² Cf. Harry G. Frankfurt, *De l'art de dire des conneries (On Bullshit)*, éd. 10/18, 2006.

³ Cf. notre ouvrage *Philosophie de la post-vérité* publié aux éditions Hermann, collection *Philosophie*, en septembre 2019.

⁴ Cf. Gerald Bronner, *La Démocratie des crédules*, éd. PUF, 2013.

⁵ Cf. K. Popper, *Logique de la découverte scientifique*, éd. Payot, 1973.

⁶ La notion de « bulles de filtres » a été théorisée par Eli Pariser, dans *The Filter Bubble : What the internet is hiding from you*, ed. Penguin Press, 2011.

⁷ Cf. Bernard Williams, *Vérité et véracité*, éd. Gallimard, 2006 ; cf. également *Philosophie de la post-vérité*, op. cit., chap. 3.

connaissance par expérience vague » ou « l'expérience première »⁸, c'est-à-dire à une opinion qui ne fait que traduire ses propres pulsions et passions. Alors que les sciences ont toujours progressé à l'aide d'hypothèses contre-intuitives, il s'agirait de privilégier plutôt son vécu et ses intuitions sensibles. Ainsi s'explique le regain, par exemple, des thèses « platistes » : soutenir que la Terre est plate signifie légitimer avant tout la certitude sensible, au détriment de tout effort de déduction rationnelle et de tout recours aux instruments scientifiques. Comme pour ceux qui affirment encore actuellement que la Terre ne tourne pas sur elle-même ni qu'elle gravite autour du Soleil, on s'abandonne à l'expérience sensorielle. Toute exigence de rationalisation discursive complexe a contre elle les convictions premières, les certitudes inspirées par les données immédiates.

Authenticité versus vérité

Le trait caractéristique de cette attitude de méfiance est de jouer l'authenticité contre toute recherche de vérité objective. La seule attitude véreuse serait celle de la personne qui prétend parler authentiquement, c'est-à-dire directement, sans fard. Ainsi redouble-t-on d'efforts pour proclamer sa franchise, son franc-parler... Les apôtres de l'authenticité se réclament d'une expression dépourvue d'artifices, produite directement de la présence de soi à soi : ce qui serait la seule garantie fiable. Ainsi, les réseaux sociaux octroient une forme de virginité factice à ceux qui s'y livrent. Car si chacun présente son expérience vécue personnelle comme un gage de fiabilité, nous savons aussi que chacun tend toujours à s'y « peindre de profil » : nous ne sommes jamais de plain-pied avec nous-mêmes. Le paradoxe culmine dans le fait que le plus souvent, celui qui prétend épancher « sa vérité authentique » prend d'abord lui-même un pseudonyme ! A l'encontre de tout ce qui pourrait apparaître artificiel, institué, cette revendication d'authenticité conduit également à privilégier des images dites « révélatrices » – la plupart du temps, des photos prises avec le *smartphone* – plutôt que de se plier à des méthodes d'investigation rigoureuses : or, rien n'est peut-être plus trompeur qu'une image instantanée... Alors qu'il se réclamait pourtant d'une philosophie de l'authenticité, Jean-Paul Sartre a eu le mérite de distinguer celle-ci de toute profession de sincérité. Pour lui, revendiquer la sincérité revient à vivre tout simplement dans la « mauvaise foi », puisque cela consiste à faire croire que la conscience qui se proclame sincère pourrait se réduire à ce qu'elle éprouve dans l'instant. Pour Sartre, il s'agit là d'une tentative d'occulter la part de jeu qui s'introduit toujours lorsqu'on revendique un plein accord avec soi-même. Ainsi, quand on joue la comédie de la sincérité, il ne faut pas s'étonner que certains puissent prétendre vivre plusieurs sincérités différentes à la fois, puisque l'on se plaît alors à se fondre dans les moments différents de l'existence que l'on vit, comme si ceux-ci pouvaient s'ignorer les uns les autres.

La crise des autorités et la propagation du cynisme

Qu'est-ce alors que cette authenticité dont certains se réclament si volontiers ? Sartre précise sa réflexion : « Il ne peut

s'agir que d'une définition radicale d'autonomie »⁹. L'authenticité ne serait donc que l'exercice de la pleine autonomie d'une subjectivité s'éprouvant dans une liberté sans contraintes. Sartre ne fait ici que retrouver l'origine étymologique de la notion d'authenticité qui vient du grec : « *authenês* » signifie « qui agit de lui-même » - d'où « maître absolu » - et « *authentikos* » veut dire « qui consiste en un pouvoir absolu ». Ainsi, sous prétexte d'authenticité, il ne s'agit que d'exprimer une volonté d'agir à sa guise ou d'opiner selon son bon plaisir. Cette attitude fait florès dans le contexte de la crise actuelle des autorités. En soi, l'autorité - du latin *auctoritas*¹⁰ - ne se confond pas du tout avec l'autoritarisme : elle renvoie plutôt à une instance régulatrice, comme lorsque l'on dit respectueusement que quelqu'un fait autorité dans son domaine. L'autorité renvoie à un type de pouvoir qui ne recourt pas à la force, mais suppose la reconnaissance : il n'y a pas d'autorité au sens propre sans confiance. Au contraire, l'autoritarisme émerge quand la crise de confiance atteint les autorités et que celles-ci ne peuvent plus jouer leur rôle : alors éclate le volontarisme autoritaire¹¹ qui ne réside plus que dans la force déclarative de celui qui tient des propos sans aucun souci de les fonder en raison. Ainsi, le règne de la défiance généralisée fait le lit du cynisme. Le cynique est celui qui ne respecte plus aucune norme, aucune règle commune, aucun critère pour discriminer le vrai du faux ou le juste de l'injuste : il ne mise que sur l'arrogance personnelle qu'il met à rejeter le minimum de consensus¹² requis pour permettre des dialogues constructifs. Le cynique est la figure même du *Bullshitter*, mais le problème est qu'il n'est pas seulement un personnage de l'ombre qui rumine les thèses les plus spéculatives : les institutions les plus respectables ne sont elles-mêmes pas épargnées... Pour préserver leur suprématie économique, des firmes industrielles s'emploient à corrompre des scientifiques qui usent de leurs titres académiques pour intervenir hors de leurs champs de compétences¹³ et jeter le discrédit sur les résultats dérangeants de chercheurs spécialisés : par exemple, à propos de l'impact de l'activité humaine sur le réchauffement climatique, des méfaits du tabagisme, etc. Le *bullshitter* peut même se retrouver à la tête d'un Etat, comme Donald Trump qui est passé maître dans l'art de la post-vérité. Pour parvenir au sommet de l'Etat ou s'y maintenir, les figures populistes ne comptent que sur la violence de l'outrance et de l'outrage pour imposer leur volonté de puissance.

La reconnaissance de la valeur de vérité implique les respect d'obligations aussi bien épistémiques qu'éthiques ou juridiques, censées limiter les délires de la volonté de puissance ; mais cette exigence s'applique aussi pour tous nos rapports avec autrui. Toute vie sociale en bonne intelligence suppose de pouvoir compter sur un minimum de confiance réciproque : ce que les Romains appelaient la *fides*. Quand une société vit à l'ère de la défiance généralisée, le « vivre ensemble » est lui-même menacé et les fondements de toute vie sociale sont ébranlés. Car le règne de la défiance généralisée conduit à soupçonner la présence d'ennemis partout, y compris auprès de ses propres concitoyens.

⁸ La première expression est de Spinoza et la seconde de Bachelard.

⁹ Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour la morale*, éd. Gallimard, 1983, p. 495.

¹⁰ *Auctoritas* vient du verbe *augere* qui signifie augmenter les fondations, se porter garant : cf. la formule de Cicéron au sujet de la république romaine : « *Potestas in populo, auctoritas in senatu sit* ».

¹¹ Quand l'*auctoritas* n'est plus reconnue, le champ est libre pour que n'importe quelle *voluntas* impose sa suprématie.

¹² Ce que J.R. Searle a appelé « l'arrière-plan ».

¹³ Cf. N. Oreskes & E. Conway, *Les Marchands de doute*, éd. Le Pommier, 2012.